

C'EST À TOI QUE JE CONFIE



LANCINE GBON COULIBALY

Lancine Gbon Coulibaly

C'est à toi que je confie

© Lancine Gbon Coulibaly, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9002-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce livre est bien plus qu'un simple récit. C'est un témoignage, une voix, une promesse.

Je tiens à exprimer ma profonde gratitude envers ma chère et tendre mère, qui, malgré les épreuves, a toujours su être une lumière dans l'obscurité. Son amour inconditionnel, sa sagesse et sa force ont forgé en moi l'homme que je suis devenu.

Je remercie également toutes celles et ceux qui, d'une manière ou d'une autre, ont inspiré cette œuvre, consciemment ou inconsciemment.

À tous les lecteurs, qui font vivre ces mots par leurs émotions, leurs réflexions et leurs actions, ce livre vous appartient autant qu'à moi.

Enfin, je dédie ces lignes à toutes les âmes résilientes, à celles et ceux qui se battent chaque jour pour un avenir meilleur. Ce livre est le reflet de nos espoirs, de nos luttes et de notre volonté de ne jamais céder face aux épreuves.

INTRODUCTION

Cette histoire est bien sûr inventée mais sache, lecteur, que ce garçon, sensible et généreux, qui emprunte de mauvais chemins, qui se cherche et traverse mille aventures, ce garçon te ressemble. Il pourrait être toi, ou ton frère, ou ton ami. Tu l'as croisé peut-être, il te semble le connaître, tu t'es demandé ce qu'il fallait faire pour lui ou ce qu'il allait devenir. Écoute bien, cher lecteur, écoute, chère lectrice, le récit de ses aventures. Elles sont véridiques, elles te tendent le miroir de notre société et c'est là, maintenant, que tu peux agir...

En regardant ce miroir où hélas se reflètent trop de jeunes visages ivoiriens, tu verras que tous les maux de l'Afrique sont dans cette histoire. Ne crois pas cependant, lecteur, qu'il n'y a pas d'espoir. Si j'ai accepté d'écouter jusqu'au bout, sans rien retrancher ou travestir, les nombreux témoignages que j'ai reçus, si j'ai créé, à partir de ces récits que j'ai recueillis dans mon pays, en ville et à la campagne, un personnage unique au nom mythique, c'est parce que je veux que l'on cesse de mentir, que l'on regarde la réalité en face. Actuellement, la vérité de notre jeunesse, c'est ce qu'ont connu les Péléforo de ce récit. Personne ne pourra le nier, aucune mère, aucun père : tous savent ce qui corrompt la jeunesse ivoirienne, aucun ne sera surpris. C'est parce que nous devons mettre un terme à ces errements, trouver le courage et l'audace de protéger notre jeunesse, lui offrir d'autres chemins que ceux qu'emprunte le Péléforo de cette histoire. Comme en son temps le Candide du lointain Voltaire, ce voyage dans l'absurde, l'horreur, parfois l'abjection, est le reflet de ce monde qui nous entoure. L'urgence est d'en sortir.

Et, si d'aventure on m'objecte que tous les Ivoiriens ne sont pas des Péléforo, je ne dirai pas le contraire, je dirai seulement qu'il vaut mieux prévenir que guérir...

Enfin, le plus important est l'espoir. Péléforo va s'en sortir, il va changer, il va s'assagir. Parce qu'il est jeune, intelligent ; parce que le goût du miel est incomparable après celui du vinaigre, parce que – c'est mon argument préféré –

il vaut mieux avoir tout tenté, tout expérimenté, pour que s'accomplisse le temps de la maturité, celui de la sagesse.

CHAPITRE 1

ENFANCE

Le pays de l'enfance, heureuse ou malheureuse, vous marque à jamais.

Péléforo : *J'ai été un enfant perdu.*

Mon pays bruisse autour de moi, le pays de mes ancêtres, la Côte d'Ivoire. C'est un grand, un très grand pays, ouvert sur l'océan immense, adossé à ses montagnes, un pays que la diversité des paysages, la beauté des plages rendent incomparable. Les enfants y sont nombreux, ils sont partout, ils courent dans les rues de la capitale, des grandes villes et des villages, ils jouent, ils travaillent. On aimerait penser qu'ils sont heureux. Mais heureux, moi, je ne l'étais pas.

LES ORIGINES

Un enfant aime tout son monde. Mais ceux qu'il aime s'éloignent, et l'éloignent du bonheur.

Pourtant, il y a eu une période où le bonheur était possible, quand mon père et ma mère étaient ensemble. Nous étions une famille comme il y en a tant en Afrique, une famille recomposée. J'avais trois sœurs et un frère, un peu plus grands que moi, enfants d'un premier mariage de mon père. Deux de mes sœurs, des jumelles, vivaient avec nous, Fatim et Barakiss. Elles avaient cinq ans de plus que moi ; dans ma famille paternelle, naître jumeau ou jumelle n'était pas rare.

Ma mère, originaire du Sénégal voisin, exerce un métier, elle est sage-femme et a aussi des enfants d'un premier mariage, j'ai deux grands frères du côté maternel, qui vivent avec leur père à Abidjan.

Mon père est un héritier, un dignitaire, un propriétaire foncier et un entrepreneur. Ma mère et lui se sont rencontrés au cours d'un voyage au Mali, ils ont lié connaissance dans l'avion qui les transportait. Ma mère était en instance de divorce, mon père l'a trouvée belle, splendide – elle l'était – et ils sont tombés amoureux...

Nous occupons à Tiassalé, où je nais avec ma sœur jumelle il y a vingt-six ans, une vaste maison, nous sommes une famille en vue. Mon grand-père prend de l'âge et il faut gérer son patrimoine, ses terres, sa grande famille composée de femmes, de nombreux enfants. Par mon père, nous sommes des Sénoufos, issus d'une lignée royale, ce qui d'emblée nous situe dans une position dominante. En Afrique, la spiritualité fait partie de l'existence de tous, de la naissance à la mort. De père en fils, le pouvoir, à la fois politique et religieux, s'incarne dans les hommes de notre lignée, mon père est celui que la destinée a choisi pour succéder à mon grand-père. Ce « sacre » c'est le nom qui l'indique au su et vu de tous, celui de « Gbon », surnom de mon aïeul, mon arrière-grand-père Péléforo Gbon Coulibaly, qui était le chef des territoires du Nord de la Côte d'Ivoire, le roi et chef guerrier qui s'allia aux Français colonisateurs et fut le parrain spirituel du premier président de notre pays, Félix Houphouët-Boigny.

Néanmoins, dans la vie quotidienne, notre famille, dans notre rue et notre ville, se mêle en toute simplicité à la vie des habitants. La rue où se situe notre demeure n'est pas une rue comme on les connaît en Europe, elle est de terre battue, les rues n'ont ni noms ni numéros. Pour se repérer, on dit par exemple, « la maison derrière le manguier ». La nôtre se situe derrière le marché, pas loin de la préfecture. Comme toutes les maisons des familles aisées de la ville, elle ouvre sur une très grande cour de sable, trois chambres l'entourent, un berger allemand en garde l'accès. Au fond de la cour, une piscine désaffectée, théâtre de jeux des enfants. La situation du couple de mes parents est stable, une servante est à demeure pour aider ma mère. L'école est toute proche, la mairie et la préfecture, héritages de la colonisation, aussi. Ma famille, d'ascendance royale, s'est toujours située dans l'orbite du pouvoir, j'ai reçu en partage cette histoire et, avec elle, l'exigence de se maintenir à un très haut niveau.

Avant l'enfer, avant que le couple parental explose, il me semble que l'avenir est plein de promesses : les affaires de mon père sont prospères, notre position nous vaut la considération de notre entourage. Mon père a plusieurs cordes à son arc, il est tout aussi bien entrepreneur, soutien du pouvoir en place, héritier d'une dynastie de chefs implantés localement, d'initiés aussi respectés que craints, que maître incontesté en arts martiaux. Ces arts martiaux, cette vocation guerrière, il commencera à m'en accorder les prémices, comme il se doit d'un père à un fils.

MA NAISSANCE, L'ARBRE AU POIGNARD

Nos traditions sont la mémoire du temps, elles nous enracinent

Mon père, pour que la grossesse de ma mère se passe dans les meilleures conditions, avait, selon les rites, planté un poignard dans un arbre, ce qui permet que le bébé en quelque sorte reste bien « accroché » dans le ventre de sa mère. C'est un remède préventif aux fausses couches utilisé par mon père... Le jour de ma naissance, ma mère se trouve à l'hôpital où, depuis deux jours, elle est en travail, elle ne parvient pas à accoucher. Est-ce que je refusais de venir au monde ? Mon père comprit tout à coup ce qu'il fallait faire, il prit sa voiture et franchit les sept kilomètres qui menaient à l'arbre au poignard dans la forêt. Et la naissance fut déclenchée... Kadi, ma sœur jumelle, me précédait de quelques instants. Je me suis longtemps demandé si mes parents n'avaient pas forcé le destin, si c'était la raison pour laquelle j'avais connu tant d'embûches sur mon chemin.

Du plus loin que je me souviens, la maison résonne de la violence de mon père.

Dans l'éducation que me donnait mon père et que l'on peut qualifier de virile, les animaux ont tenu un grand rôle. J'ai toujours vécu, enfant, auprès de chiens et Bobby, mon berger allemand gardien de la maison, était mon ami, il ne me quittait pas, tout petit, il m'accompagnait dans les rues où je me promenais tout nu, il regardait la télévision avec moi, dormait près de moi.

Mon père jouait avec la peur, avec la mort. Il n'hésitait pas à m'effrayer, me faisait porter des masques magnifiques mais terrifiants pour un petit garçon, comme le « *Wambelê* ». Lui-même avait été élevé ainsi. Lorsque nous allions rendre visite à mon grand-père dans son palais aux trente-deux épouses, dans ses terres de Korhogo au nord de la Côte d'Ivoire, celui-ci tirait sur son fils avec un calibre 12. La balle ne le manquait pas, elle le touchait mais ne le blessait pas. C'était tout le mystère de la puissance mystique de mon grand-père qui s'écriait alors : *«Voilà, c'est bien mon fils, celui-là» !*

Il nous donnait à manger – et nous forçait à finir – de la viande où il avait incorporé du lait et du miel et nous nous exécutions, sans nous défendre. Est-ce qu'on se défend d'un sorcier ? Je savais que mon grand-père, comme ses pères avant lui, était un initié, détenteur des pouvoirs d'une magie noire redoutée.

Mon père avait plusieurs visages, celui, aimable et débonnaire, qu'il offrait à ses concitoyens, parmi lesquels il était extrêmement populaire ; celui, dur et intransigeant, qu'il présentait à son épouse, celui, parfois impitoyable, qu'il réservait à son héritier, moi en l'occurrence.

Un jour, un voleur pénétra dans notre maison et nous déroba objets et nourriture ; il fut pris sur le fait et mon père n'hésita pas à l'attacher toute la nuit dans la cour et à lui trancher les deux oreilles le lendemain, oreilles qu'il donna à mon chien Bobby pour les manger. À quelque temps de là, mon père s'avisa que le chien était devenu agressif et attribua ce changement à la nourriture humaine qu'il avait absorbée. Je trouvai un jour en rentrant de l'école Bobby étendu mort, le corps percé d'une balle.

Ma mère s'installa avec ma sœur dans un logement voisin, je ne comprenais pas pourquoi mais pour moi, ce n'était pas si grave, ma mère était encore là.

L'enfance passe d'une chose à l'autre, elle oublie et les faits s'enchaînent. Peut-être que tout cela est normal, naturel ? Comment aurais-je imaginé que les choses pouvaient se passer autrement ? Quoi qu'il en soit, il y eut de nouveaux chiens et mon père m'offrit d'autres animaux, des animaux sauvages. Mon père les exécutait chaque fois qu'il sentait que je m'étais attaché à eux. Un pangolin